

Bilinguisme et traduction

GAOUAOU MANAA (Algérie)

Si l'on part du postulat que « traduire c'est trahir », on peut légitimement s'inquiéter lorsqu'il s'agit de passer d'une langue à une autre. En effet, peut-on se contenter d'approximations ? Faut-il tout traduire parce que tout peut se traduire ? Comment éviter certains pièges relevant des structures linguistiques, des cultures différentes, des civilisations, des sociétés et des mentalités ? etc. Il importe donc d'explorer cette réflexion de G. Mounin¹ selon laquelle : « La linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint. »

Les langues en contact

Comme l'écrit Uriel Wienreich² dès 1951 : « L'endroit où les langues entrent en contact n'est pas un lieu géographique mais bien l'individu bilingue. » Dès lors, pourquoi étudier la traduction comme un contact de langues ? Le locuteur bilingue est ce traducteur lieu de contact entre deux ou plusieurs langues employées alternativement. Des études rendent compte de l'influence de la langue qu'il traduit sur la langue dans laquelle il traduit, qui peut être décelée par des interférences particulières, lesquelles, dans ce cas précis, constituent des erreurs ou fautes de traduction³. Quelles que soient les modalités de contact de langues dans des situations aussi variées que le bilinguisme ou la diglossie, le résultat est toujours le même : c'est l'interférence. Le problème pour le locuteur-traducteur est de se conformer à des normes différentes, dans des contextes différents, ce qui débouche invariablement sur l'interférence des normes d'un système avec celles de l'autre système. Ainsi, lorsque des systèmes linguistiques sont en contact, l'interférence peut intervenir à tous les niveaux, grammatical ou phonologique par exemple.

Décrire un monde différent

La traduction consiste à décrire dans une langue un monde différent de celui qu'elle décrit ordinairement. Jusqu'à récemment, les difficultés de la traduction

Depuis les années 1970, les approches communicatives en classe de FLE permettent aux apprenants de passer d'une langue à une autre en traduisant. Mais dans leurs productions langagières, les contre-sens, faux-sens et non-sens abondent - parce qu'ils traduisent des mots et non un sens. Or, on ne traduit vraiment que lorsque l'on comprend... Explications.

relevaient de faits accidentels : ou bien le traducteur ne saisissait pas toute la substance du contenu d'une expression de la langue-source et la rendait, par conséquent, de manière incomplète ; ou bien il connaissait insuffisamment les ressources des formes du contenu et des formes de l'expression dans la langue-cible et les utilisait inexactement. Dans les deux cas, il s'agissait d'une faute du traducteur.

Aujourd'hui, s'inspirant des thèses philosophiques sur le langage développées par Wilhelm Von Humboldt (qui refuse de voir dans la langue un outil passif de l'expression), le traducteur envisage plutôt la langue comme un principe actif qui impose à la pensée un ensemble de distinctions et de valeur. Dépositaire de l'expérience accumulée des générations passées, il fournit à la génération future une façon de voir, une interprétation de l'univers ; il lui lègue un prisme à travers lequel elle devra voir le monde non-linguistique.

Peut-on tout traduire ?

Le discours implique toujours une situation d'énonciation, et pas seulement une langue, un code abstrait générateur de phrases. Il implique notamment un lieu, un moment où il s'énonce, quelqu'un qui énonce, avec son histoire personnelle ; et celui à qui il s'adresse. Ceci revient à citer J. Fishman : « Who speaks, what language to whom and when ? » - qui s'explique ainsi : « Qui parle, quelle langue, à propos de quoi et avec quel interlocuteur ? » Lorsqu'on traduit, il y a toujours une double contrainte : fidélité à la lettre du texte que

MR. WILLIAM
SHAKESPEARES
COMEDIES,
HISTORIES, &
TRAGEDIES.

Published according to the True Original Copies.



Shakespeare, un peu trahi par chacune de ses traductions...

l'on traduit ou d'une langue maternelle à laquelle on emprunte, recherche d'un équivalent fonctionnel plutôt que d'une identité grammaticale et sémantique. Ce qui se manifeste très clairement au niveau des locutions idiomatiques les plus connues ; on dira en français : « Comment ça va ? » pour traduire une locution anglaise dont le sens est : « Comment faites-vous ? »

Autrement dit, il importe de retenir la fonction de l'énoncé plutôt que son sens. De façon plus générale, il y a toujours un compromis entre faire jouer le même rôle, assurer la même fonction et respecter strictement le sens - et de nombreux paramètres rentrent en ligne de compte. En matière de théorie de la traduction,

Pour le poète Yves Bonnefoy, la pièce *Hamlet* ne sera jamais définitivement traduite (ici, une scène représentée par le peintre Delacroix).



© Archives Nathan

P. Newmak prône un assez juste dosage de l'optimisme et du pessimisme et rappelle que : « La traduction est la voie moyenne, équidistante de tous les extrêmes⁴. »

Quant à l'intraduisibilité, elle devient épée de Damoclès si elle est postulée comme un état quasi permanent, qui entretient chez le traducteur la terreur de l'échec, ainsi qu'un sentiment latent d'insécurité et de culpabilité.

Ce qui compte c'est le faire, c'est-à-dire la pratique.

Un intérêt renouvelé

Aujourd'hui, dans l'apprentissage des langues étrangères, priorité est donnée à l'acquisition d'une « compétence de communication ». C'est dans cette optique que l'on observe un retour à la langue première de l'apprenant, sous la double forme de l'analyse contrastive ou différentielle de la L1 et de la L2 et du recours à la traduction. Il s'agit de faire prendre conscience de la spécificité, de l'originalité de chaque langue, d'en faire ainsi émerger l'histoire, de manifester des implications socioculturelles divergentes. L'activité métalinguistique contribue dans ces conditions à une ouverture d'esprit, à une éducation qui

dépassent le simple contexte de l'apprentissage.

De ce fait, la traduction fait l'objet d'un intérêt renouvelé. On en trouve la trace dès 1981 chez Widdowson, où traduction et appel aux capacités de raisonnement de l'apprenant sont associés dans le même argument : « Les apprenants [...] devraient être amenés à s'apercevoir que les tâches renvoient à la façon dont ils utilisent leur propre langue à des fins véritables de communication. Ce principe nous conduit, naturellement, à associer la langue à apprendre avec celle que l'apprenant connaît déjà et à nous servir de la langue afin d'explorer et d'élargir cette connaissance. » Et de conclure : « Il semble raisonnable de recourir à la traduction. »

Une entreprise à risques

Si traduire signifie « trahir », Oscar Brenifier relève qu'« il n'est d'existence qui ne soit l'acte de trahison d'une essence aussi nécessaire qu'incertaine ». Aussi, souligne ce dernier : « Il ne faut pas en vouloir aux mots, ils sont comme les êtres humains, ils font comme ils peuvent. »

Faudrait-il préciser par ailleurs que des œuvres de grands auteurs ont suscité des années durant moult débats de par leur traduction. Ainsi, l'œuvre de Shakespeare a nécessité de nombreuses traductions différentes les unes des autres, ayant donné lieu, selon Frédéric Martel⁵ à un texte toujours très relatif, approximatif.

Juste une opinion. Cet auteur cite l'exemple de Hamlet qui compte en France plusieurs centaines de versions. À titre d'exemple : la réplique de Hamlet qui clôt l'acte I « The time is out of joint ». Elle est traduite différemment selon J. François Hugo « Notre époque est détraquée », Gide opte pour : « Cette époque est déshonorée. » Le poète Yves Bonnefoy préfère : « Le temps est hors des gongs » et enfin pour J. Michel Déprats : « Le temps est disloqué. »

D'autres, comme Grivelet et Markowics, proposent respectivement : « Le temps est mal en point » et « Le temps s'est déboîté ». Or le seul mot *time* ne signifie pas seulement *temps* mais aussi *époque - monde - histoire*.

Ainsi, le traducteur est appelé à jouer

sur les ambiguïtés, les nuances et les jeux de mots tout en tenant compte des caractéristiques du personnage. Au regard de cet exemple, est-il permis de déduire que chaque traducteur trahit Shakespeare ? Frédéric Martel rappelle ce que disait Gide en conséquence, à savoir qu'il faut lire plusieurs versions car Shakespeare est un peu trahi par chacune d'elles, du moins ne le serait-il pas toujours de la même façon. Chacune des versions aura ses vertus propres. C'est de leur faisceau seulement que pourra se recomposer le prime du genre diapré de cet auteur. Le poète Yves Bonnefoy voit quant à lui que la pièce *Hamlet* ne sera jamais définitivement traduite.

Une activité en mutation

Les besoins de communication entre gens qui ne parlent pas la même langue n'ont jamais été aussi grands. Le recours à une seule langue véhiculaire est loin de faire l'unanimité et suscite des objections qui ne sont pas dénuées de justesse. Depuis les années 1970, une série de phénomènes économiques, politiques et socioculturels a été à l'origine d'une réévaluation en profondeur de la notion de traduction. L'activité de traduction a été soumise à une véritable mutation, en raison d'un élargissement considérable du champ de la connaissance scientifique et technique (généralisation de l'enseignement, progrès des multimédias et des transferts technologiques) entraînant un brassage des savoirs et des cultures.

Aussi, l'objet de la linguistique a été recentré. L'accent est mis sur l'acte d'énonciation, sur le sujet parlant et pensant, acteur et témoin d'un acte de communication. ●

Aussi, l'objet de la linguistique a été recentré. L'accent est mis sur l'acte d'énonciation, sur le sujet parlant et pensant, acteur et témoin d'un acte de communication. ●

GAOUAOU MANAA

(université de Batna, Algérie)

1. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963. XII.

2. *In Languages in contact*, 1953.

3. Breal, dans *Sémantique* (p. 173), avait déjà noté cette parenté des contacts de langues dans le bilinguisme et dans la traduction : « Partout où deux populations sont en contact, écrit-il, les fautes et les erreurs qui se commettent de part et d'autre [...] sont au fond les mêmes fautes qu'on fait au collège, et que nos professeurs estiment au jugé. »

4. Marouzeau. J., « La traduction », in *Cahiers de l'association internationale*, p. 149.

5. Voir « Hamlet : des mots et des mots pour traduire », in *Magazine littéraire* n° 393 (décembre 2000), pp. 50-53.